

Québec français



Autoportrait Michel Bélil

Michel Bélil

Number 50, May 1983

Le fantastique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélil, M. (1983). Autoportrait : Michel Bélil. *Québec français*, (50), 32–33.

autoportrait

Michel Bélil



L'apprentissage de l'écriture remonte à une quinzaine d'années. Comme dans le cas de bien des gens, j'ai commencé à écrire de la poésie. Brève incursion, car je m'y sentais mal à l'aise. Des personnages de chair et de sang m'appelaient dans leur monde, des paysages inconnus m'apparaissaient à l'improviste.

Au collège, j'ai collaboré à une revue littéraire qui s'appelait *le Tirroir*. Déjà à cette époque, mes quelques textes étaient dans le sillon du fantastique, sans que je m'en rende parfaitement compte. Ma nouvelle publiée dans *Liberté*, en 1974, était marquée du même sceau. Un an plus tard, je découvrais une jeune revue spécialisée en fantastique et en science-fiction : *Requiem*, devenue depuis *Solaris*.

Pourquoi j'écris du fantastique ? La belle question ! Y répondre n'est pas chose facile, que diable ! Sans doute me faudrait-il creuser les recoins obscurs de mon inconscient pour y trouver une peur bleue de l'inconnu, de l'étrange ou, plus simplement, de la mort. Rien de bien gai sous ce rapport. Alors abordons le sujet autrement.

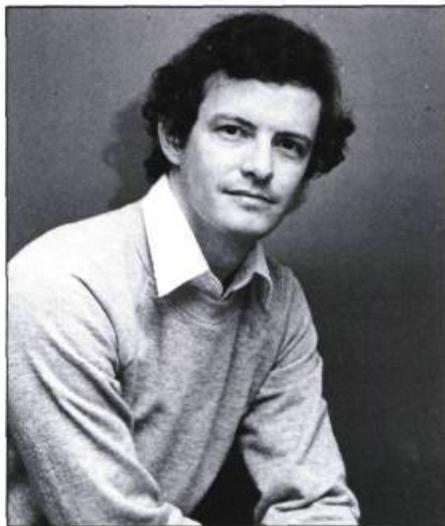
D'abord, qu'est-ce que le fantastique ? De doctes critiques ont bien tenté de le définir, mais sans y parvenir tout à fait. C'est un état d'âme, une sensibilité particulière, une bravade face à ce réel banal qui pourrait bien se retourner contre celui qui ose l'affronter de plein fouet.

Je vais vous parler en tant qu'écrivain. Un conte fantastique débute le plus naturellement du monde, si on peut dire. Le quotidien est décrit minutieusement, presque de façon maniaque. Il est important de rassurer le lecteur, de lui fournir des balises qui lui sont familières. Le cadre est brossé et le personnage, campé. En quelques paragraphes. Pas de temps à perdre.

Ensuite, par fines touches, on introduit des éléments perturbateurs, des indices troublants, des grains de sable susceptibles de bloquer la belle mécanique du réel. L'intrigue doit courir vers sa chute, comme une flèche vers sa cible. Car la chute, c'est le revers de la médaille ou le négatif de la réalité décrite.

Tout a chaviré dans l'ailleurs, dans cette zone grise qui ne porte plus de nom.

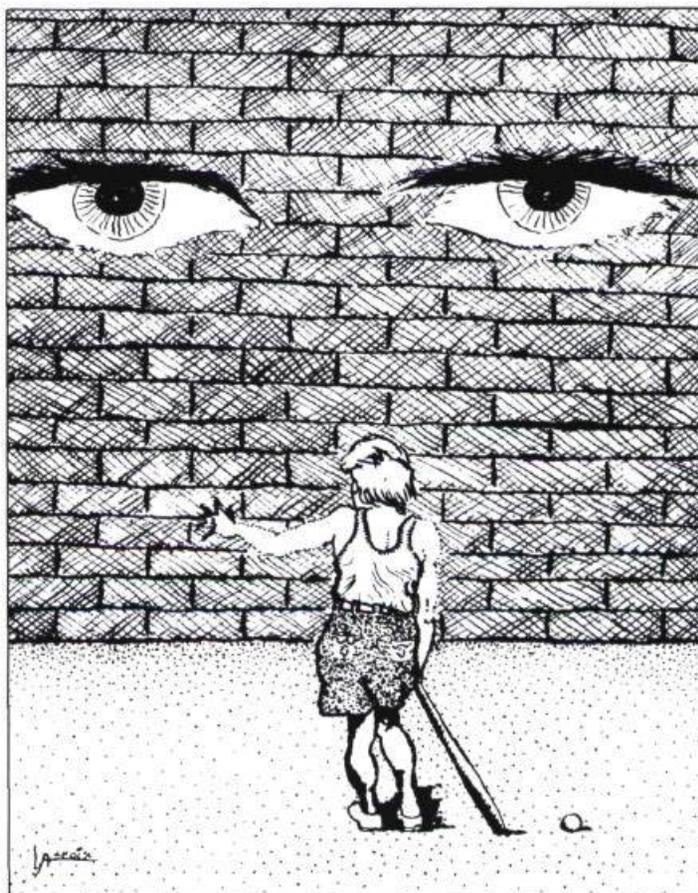
La technique n'est pas sorcière à maîtriser. Il faut de la patience, comme



dit la publicité, et un brin de malice pour vouloir ainsi déséquilibrer son cher lecteur.

Les thèmes sont importants, certes, et la psychologie des personnages doit être fouillée. Mais plus que tout, l'atmosphère doit servir de détonateur. Comme le feu que l'on mettrait à la mèche d'un bâton de dynamite. L'atmosphère, c'est ce qui fait que le conte est ou n'est pas efficace. C'est d'ailleurs elle qui appelle la chute du texte.

Le brouillon est terminé. Il suffit de le faire vieillir en douce, d'y repenser souvent. On le met en chair en se croisant les doigts. Vient enfin le travail d'écriture. Avec précision, on corrige une phrase maladroite, une expression fautive. Et quand le conte est tiré, il faut le boire.



Extrait de *Déménagement*, Michel Bélil, éd. Chasse-Galerie

Trop général ? De belles paroles qui ne veulent rien dire ? Je vais prendre un exemple récent.

Au bureau, il n'y a pas si longtemps, je suis resté coincé dans un ascenseur pendant un bon quart d'heure. Je travaille au 18^e étage. Je me rendais au rez-de-chaussée pour un café. Dans le noir, c'est fou ce que l'imagination peut travailler.

Les choses en sont restées là. Une semaine plus tard, par simple coïncidence, un de mes frères m'a raconté un rêve : en débouchant d'un ascenseur, il se retrouvait dans un lieu étrange qui n'était éclairé que par deux ampoules bleues ; l'humidité suintait des murs.

La mécanique de l'intrigue était partie. Je n'avais qu'à utiliser ces deux épisodes, à inventer un fonctionnaire à mallette noire et à lui fournir des pans de passé. Dans un lieu clos comme un ascenseur, il aurait tôt fait de se ronger les sangs.

Ce personnage moyen, ce prototype de Monsieur-Tout-le-Monde, se croit délivré : on fait remorquer sa cage jusqu'au rez-de-chaussée. Pourtant, certains détails, si minimes soient-ils, auraient dû l'intriguer.

La chute de cette nouvelle de vingt pages, encore inédite, est assez clas-

sique dans le genre fantastique. Pour se remettre de ses émotions, il s'arrête à la cafétéria prendre un café. Qui ne le ferait pas ? Il reconnaît des têtes, mais sans en être sûr. Il veut sa dose de caféine, n'en obtient pas, et se rabat sur le thé.

La serveuse le dévisage de façon incongrue. Elle possède deux canines

prédominantes. À la moindre manœuvre douteuse, elle fera acte de vampirisme. Dans la salle, les clients se sont tus. Ils n'attendent que le signal pour se ruer à la curée.

Pauvre fonctionnaire, il n'avait qu'à ne pas prendre cet ascenseur menant aux enfers ! Mal lui en prit ! ■

INÉDITS

La bête

La bête se tapit dans le noir. Elle a fait le vide autour d'elle. Recroquevillée, affamée par un trop long jeûne, elle attend la délivrance.

Dans l'intervalle, des bulles d'images éclatent à la surface de sa conscience. Quand la faim tenaille son ventre, elle rêve à la genèse du monde, de son monde.

Parfois, on la brasse, on la manipule sans ménagement, on lui fait subir l'épreuve du feu, on la pèse et la soupèse. Mais, patiente, elle attend toujours la lumière qui la sauvera.

Un jour, l'homme se pointe le nez dans un dépanneur voisin de son appartement. Il achète une caisse de bière, un sac de cacahuètes, une boîte de conserve et un pot de confiture. Et salue le commis qui lit distraitement son journal.

Il y a un match de hockey à la télévision. L'homme tient à faire amples provisions en vue de cet événement sportif dont il raffole.

C'est le creux de l'hiver. La température a encore baissé. En fait, elle est en chute libre depuis près d'une semaine.

Des enfants chaudement emmitoufflés jouent dans la neige et se tirent des

balles blanches. Dans l'action, ils effacent d'un coup de langue la morve qui leur descend du nez.

L'homme secoue ses bottes à l'entrée et se débarrasse de ses encombrants vêtements. Une demi-heure plus tard, il est rivé au poste de son choix, une bière vide entre les mains.

C'est la pause publicitaire. Il en profite pour soulager sa vessie, décapsuler une autre bouteille et prendre le sac de cacahuètes. Puis, en trombe, car le match a repris, il revient s'asseoir sur son fauteuil favori.

Les minutes s'écoulent. On entend des gargouillements et des bruits de mâchoires qui s'acharnent à croquer les arachides.

La tanière de la bête éclate soudain sous la pression des doigts. Sans daigner regarder, l'homme porte la bête à sa bouche. Un cri de fureur : il s'est brisé les dents. Comme si un caillou avait pris la place de la cacahuète.

Pendant les secondes qui vont suivre, la bête cuirassée aura raison de toute résistance. La lutte est inégale. La bête se sait invincible.

Frappé mortellement, l'homme tombe par terre. La curée va pouvoir enfin commencer. ■

Bio-bibliographie

Né à Magog, le 27 mai 1951
Enfance à Asbestos (1959-1965)
Déménagé à Drummondville (1965-1971)
A étudié en histoire et en journalisme à l'université Laval (1971-1974)
A enseigné le français à Terre-Neuve, à Halifax et à Ottawa (1974-1978)
Est revenu à Québec étudier la traduction et l'italien
A organisé un congrès de science-fiction et de fantastique en 1980
Travaille depuis 1979 à titre d'agent d'information
Marié à une sorcière de l'île d'Orléans et père de deux garçons
Habite Saint-Laurent depuis le printemps de 1982

A commencé à publier des nouvelles dès 1974 dans certaines revues, dont *Liberté*, *Solaris*, *Imagine...* et la *Nouvelle Barre du jour*

A fait paraître trois bouquins : *le Mangeur de livres* (contes fantastiques) au CLF en 1978, *Déménagement* (contes brefs) aux éditions Chasse-galerie en 1981, ainsi que *Greenwich* (roman fantastique) aux éditions Leméac en 1981

Membre du collectif de la revue *Imagine...* depuis décembre 1980

Co-responsable d'un numéro spécial portant sur le conte bref (*Imagine...*, printemps 1983)

Prépare en collaboration une histoire de la science-fiction québécoise, des origines à nos jours

Plusieurs romans et nouvelles en préparation

La dernière bûche

La femme interrompt son émission de télévision et descend au sous-sol. Elle y prend une dernière bûche, la palpe un instant d'un air rêveur, soulève le rond du poêle et donne à manger aux braises.

Au-dessus, l'homme fume sa pipe en lisant l'autobiographie d'un chef de parti jadis fort connu de ses compatriotes.

Routine du couple qui répète les mêmes gestes, jour après jour.

Au sortir de sa rêverie, la femme s'arme d'une hache, esquisse un pâle sourire sur son visage cendreau, puis monte l'escalier en effaçant ses pas derrière elle.

L'homme est entouré d'un halo de fumée bleutée.

Se mordant les lèvres au sang, la femme frappe sur le front dégarni. Le crâne se fend en deux parties égales.

« Une vraie tête à claques ! »

La femme ne s'arrête pas en si bon chemin : elle dépèce son mari en fins copeaux qui attiseront assurément bien la flamme.

Fidèle à ses habitudes, la femme se dévêt, enfle un chaud pyjama et se couche. Toute la nuit, cependant, son sommeil est gêné par des crépitements inusités.

« Demain, se promet-elle, j'achète une corde de bois, et de la meilleure qualité ! »

Au matin, il ne reste plus que de la cendre grise dans le bon poêle à bois. Et la femme est morte de froid.

Michel BÉLIL